

Les Bouilleurs de cru

PAR

EDOUARD CADOL

Et c'était une confusion enragée d'exclamations, de questions, qui ahurissaient Jacques, au point qu'il ne savait auquel entendre, à qui répondre, d'autant que les domestiques lui prenaient des mains, sac de nuit, plaid, parapluie, carton à chapeau, le priant de leur remettre son bulletin de bagages.

Tout cela, vite, vite :

—Viens, cher ami.

—Prenez garde, il y a un pas.

—Te voilà donc !

—Quel plaisir ! Êtes-vous bien fatigué ?

—Vous devez mourir de fam.

—Reconnais-tu ma femme ?

—Et les enfants, hein ? Ont-ils grandi !

—Voilà ma bru !

—Rose, rose, viens donc par ici. Tous les ordres sont donnés ; ne t'inquiète pas.

—Où vas-tu Jacques ? Voilà les voitures... Non, monte dans celles-ci, avec ma femme et Rose. Je conduirai le break...

Enfin on y était, on partait.

Ouf !

Seulement alors, se ressaisissant, Jacques regarda pour de bon la jeune fille, qu'un rayon de soleil couchant, glissant par la portière, éclairait ; que dis-je, illuminait violemment.

Dieu du ciel, qu'il y avait de surplus à ce qu'il en avait souhaité sans la connaître.

« Un peu jolie », je t'en moque ! Très jolie, Rosette, la bien nommée jolie ; jolie, tout plein ! On ne peut pas mieux dire !

Et ce n'est rien : jolie d'une certaine façon, qui tient bien moins aux traits qu'à l'air, à la physionomie, à l'expression du regard, du sourire, à la tenue, aux mouvements.

Oh monsieur ! la jolie personne ; toute flamboyante de jeunesse, toute gracieuse de franchise

modeste, et saisissante positivement, par le cachet d'intelligence de son beau front, par le charme irrésistible qui se dégageait d'elle comme un parfum.

Sapristi ! n'y a-t-il pas du trop à présent ?

Une telle jeune fille condescendrait-elle à agréer l'alliance d'un garçon de trente-deux ans, déjà marqué d'une esquisse de patte d'oie, tout juste assez chevelu pour que sa raie se dessinât à peu près nettement ? . . .

Une voix secrète ; la voix d'un quelque chose que nous ne connaissons jamais, si en nous qu'il soit, s'efforçait de rassurer le jeune homme lisant familièrement :

—Jacques ! . . . Jacques, tu ne connais pas Rose. Jacques, tu la méconnaiss ! Rose a été élevée au couvent de Poitiers, mon ami. Sa mère a parachevé son éducation. Et l'atavisme te garantit qu'elle tient de papa et de maman par la sagesse et les sentiments. Rose n'en cherche pas si long. Si ses parents lui proposent de t'épouser, elle dira amen pour commencer. A toi de faire que ce soit avec plaisir

Ah ! s'il pouvait en aller de cette manière ! Ce serait ni plus ni moins la réalisation du rêve intime de M. de Haultménil. Voyez-vous la belle existence ? Loin de redresser le mur mitoyen écroulé, on le supprimerait jusqu'en ses fondations. La bicoque de la « pauvre chère » tante serait réparée, des sous-sol au faite. Un tapissier de Paris en meublerait les pièces, selon le goût moderne. Qu'on serait heureux là !

Cnez soi ! comme le fils aîné et la bru des Chavart, co-partageant des ombrages du parc. Un enfant de plus dans cette aimable et honorée famille de gros propriétaires fonciers.

Et s'occuper ? N'ayez pas peur ! Il y a de quoi dans les Charentes. La vigne à cultiver ; les vendanges à faire, sans compter tous les autres travaux champêtres. Que ce serait délicieux, la journée remplie *aller voir* travailler les autres, de rentrer à la maison, dont Rose ferait le plus bel ornement !

Quelle paix surtout ; quelle quiétude d'âme ! Allez donc demander rien de pareil à la capitale de la France. Non ! Adieu Paris ! jamais